Publication de la



Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr.	25
Six mois.	2	50
Un an.	5	»

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr.	50 c.
Six mois	5	»
Un an . . . . , ...	10	»

On s'abonne, pour l'Étranger, chez FRANCK, successeur de BROCKHAUS, à Paris et à Leipzig.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal Slave, Français ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Sociétér slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeu-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie FRANCK, à Leipzig.

10e Numéro. — 15 Avril 1849.

MM. les Abonnés du journal LA POLOGNE *sont prévenus que les nouveaux abonnements de trimestre, de semestre ou d'année, courent à partir du 13e numéro.*

Du mouvement slave en Turquie.

Depuis une année, on a vu, d'un côté, la révolution, de l'autre, la Russie, prendre en Orient leurs positions. Aujourd'hui l'une et l'autre se montrent impatientes d'en venir aux mains. C'est surtout aux environs de Constantinople qu'elles comptent se livrer bientôt une bataille décisive. Les Slaves de Turquie paraissent donc destinés à jouer le principal rôle dans toutes les complications que l'Orient va voir surgir. Or, quelle est la situation intérieure de ces fils, jusqu'à présent si oubliés, du Balkan? Leur situation dans la Turquie européenne n'est rien moins qu'une situation centrale et prépondérante. Stratégiquement, leur pays est la clef de Constantinople. Leurs chaînes de montagnes, qui s'étendent en mille sens divers sur le nord et sur le midi, forment, au cœur de l'empire d'Osman, un réseau de citadelles naturelles, sans lesquelles il est impossible de demeurer longtemps maître à Stanbol. En même temps que les corsaires slaves, descendus des rochers de Kataro, de la Mirdita et des îles albanaises, peuvent couvrir de brigandages les mers Ionienne et Adriatique; leurs frères Bulgares des golfes de la Macédoine et de Varna peuvent intercepter dans leurs défilés toutes les caravanes et tous les arrivages d'Europe et de la mer Noire. Marins, les Slaves de Turquie menacent avec leurs tcherniks, transformés en brûlots, les flottes du Bosphore et de l'Archipel; pasteurs, leurs innombrables troupeaux paissent l'herbe de la Roumélie jusque sous les murs d'Andrinople; et leurs greniers, constamment remplis, fournissent de céréales toutes les cités maritimes.

Les colonels diplomates de la Russie savent tout cela, aussi leur propagande en Turquie n'a-t-elle qu'un seul objet : s'emparer d'une manière exclusive de la confiance des Slaves, et exciter par toutes sortes de dénonciations et de calomnies leurs rancunes contre la Porte. C'est assurément une œuvre facile que d'animer les Raïas contre leurs dominateurs. En effet, le Haticherif de Gülhané, charte fictive qui ne renferme que des garanties sans réalité, n'a point satisfait les chrétiens; elle ne leur a donné qu'un désir plus ardent de conquérir, s'il le faut par la force, les institutions nationales qu'on leur promet en vain depuis si longtemps. La Russie se donne l'air d'intervenir activement pour faire obtenir aux Raïas ces droits, objets de tous leurs vœux, et ils tournent malgré eux vers elle leur espérance. C'est là ce qui motive toute la hardiesse des agents moscovites à Constantinople.

Seule, par son dévouement réfléchi envers la suzeraineté ottomane, la Serbie tient en échec l'influence russe parmi les Slaves de Turquie. Les Serbes, tout comme leurs voisins Moldo-Valaques, sentent très bien que l'intégrité de l'empire ottoman est leur sauvegarde, que la Porte ne peut plus entraver leur développement et qu'elle peut encore les couvrir. C'est pourquoi les Serbes, aussi bien que les Roumains, sont d'accord à combattre, par tous les moyens possibles, les envahissements du protectorat russe. Il faut rendre au cabinet de Belgrad cette justice, que depuis vingt ans il ne néglige rien pour aider la Porte à s'affranchir et à affranchir les sujets slaves des exigences de plus en plus menaçantes de Pétersbourg. On ne saurait énumérer tous les sacrifices faits libérale-

ment par la Serbie à cette salutaire et patriotique pensée. Dès le temps même de Miloch, la force de l'opinion nationale poussait impérieusement les ministres du despote dans cette direction.

Le nouveau système qui a succédé à celui de Miloch a été bien plus favorable encore au développement national dans un sens antirusse. Sous le prince Alexandre, la Serbie a complétement changé de face. De nouvelles voies de communication se sont établies dans ses montagnes. De solides chaussées à l'européenne commencent à unir entre elles des cités qu'avaient isolées jusqu'ici des forêts presque impénétrables. Chez ce peuple de soldats, les instructeurs militaires ont introduit sans peine la tactique la plus perfectionnée. Aujourd'hui la Serbie, avec ses gardes nationales armées jusque dans les moindres villages, présente l'aspect d'un vaste camp.

La Serbie ne destine tout ce déploiement de forces qu'à une seule chose : à sauvegarder l'avenir de ses frères de race en Turquie et jusqu'en Hongrie, et à assurer leur émancipation progressive sous l'abri du trône d'Osman. Ces intentions se reflètent si clairement dans tous les actes du cabinet de Belgrad, et la sincérité de ce cabinet inspire au sultan une telle confiance, que la Porte a cru, en 1845, devoir accorder à la demande du prince de Serbie ce qu'elle avait refusé aux grandes puissances chrétiennes : l'amnistie de plus de deux cents conjurés bulgares tant incarcérés qu'émigrés, et leur réintégration dans tous leurs biens et terres, qui avaient été confisqués sur leurs familles.

C'est cet heureux accord des patriotes serbes et des Turcs qui rendit possible le détrônement du prince Miloch. C'est ce même accord qui permit d'exclure le prince Michel, que soutenait la Russie, et de remettre à sa place, sur le trône, la famille de George-le-Noir. En présence de ces faits, le protectorat russe s'était vu, en 1842, obligé de reculer dans la question de Serbie ; et, en 1848, il aurait reculé bien plus complétement encore, si la Porte avait osé sanctionner l'initiative prise par les principautés danubiennes, et si hardiment appuyée à Bukarest par Suleïman-Pacha.

Malheureusement, le divan de Constantinople n'a pas suffisamment secondé cette tendance de ses vassaux chrétiens à affranchir à la fois leur pays et l'empire du protectorat moscovite. La Porte a constamment craint l'effet que produirait sur ses sujets directs la vue d'une organisation totalement nationale des principautés. Elle n'envisage encore qu'avec effroi l'idée d'octroyer à ses Raïas des droits politiques. Aussi toutes les déclarations les plus libérales du sultan sont-elles restées jusqu'à présent des lettres-mortes depuis, et sans excepter, la pompeuse déclaration de Gül-Hané. On conçoit quels magnifiques avantages les agents russes parviennent à retirer de cette immobilité du Divan. En Bulgarie, en Bosnie surtout, ils ont organisé un plan complet d'insurrection populaire. A Belgrad même, l'ancien parti russe relève la tête. Pendant que le parti national travaille de toutes ses forces, d'un côté pour amener la réconciliation avec les Maghyars, de l'autre, pour appuyer la Turquie contre l'occupation russe des principautés, le parti russe agit dans un sens tout contraire. Ses adeptes, les poches remplies d'or, parcourent les campagnes et enrôlent tous les soldats en congé, qu'ils envoient comme instructeurs dans les villages de Bulgarie pour y enseigner, à l'insu de la Porte, la tactique aux paysans destinés à faire diversion en faveur du *tsar orthodoxe*, lorsqu'il sera prêt à tenter de nouveau l'expédition du Balkan.

La première cause de tous les malheurs de la Porte est dans ses préventions excessives contre ses sujets Slaves, et dans sa répugnance à s'appuyer sur eux et à les armer pour le cas d'invasion étrangère. Si une partie d'entre eux, séduits par leurs popes, se déclaraient pour le tsar, la majorité infailliblement suivrait le drapeau de Constantinople, et on aurait ainsi une force chrétienne imposante à opposer aux prétendus libérateurs de l'église d'Orient. Faute d'avoir suivi cette politique, on a laissé l'armée russe franchir le Pruth, sans résistance, le 1er août 1848, occuper la Moldavie, et d'Iassy se diriger sur Bukarest, pour y réprimer la révolution roumaine. Puis le mouvement moldo-valaque étouffé, la Russie, qui, comme la marée montante, avance lentement sans reculer jamais, s'est avancée de proche en proche jusqu'en Transylvanie, où elle espère étouffer bientôt la révolution hongroise. Si on la laisse avancer, elle arrivera jusqu'au Bosphore, et de là en Sicile, à Rome, à Gênes et finalement à Paris, rétablissant partout l'ordre public du despotisme. Voilà ce que prépare à l'Europe entière et à lui-même le cabinet ottoman par sa défiance malheureuse à l'égard de ses vassaux chrétiens ; voilà sous quels auspices se prépare le mouvement d'émancipation des Slaves de la Turquie. C'est aux ministres d'Abdul-Medjid à prévenir par de sages concessions la terrible initiative du protectorat moscovite, avant qu'il soit *trop tard*.

On peut affirmer que jusqu'à Rechid-Pacha, tous les réformateurs de l'islamisme ont méconnu comme à l'envi le seul remède possible aux embarras de la Turquie ; leur éducation, trop purement occidentale, faite à Londres et à Paris, d'après les doctrines et sur les modèles de centralisation politique de France et de l'Angleterre, leur a jusqu'à présent fait voir le salut là où est pour eux la ruine. En effet, si la centralisation administrative est indispensable pour de grandes nationalités de 20 à 30 millions d'âmes, compactes et unies, comme le sont celles de l'Occident, pour les petites nationalités morcelées et rivales de l'Orient, la centralisation est au contraire une source éternelle de guerres civiles et d'impuissance.

C'est à Rechid-Pacha qu'est peut-être réservé l'honneur de faire décidement entrer l'Orient dans une voie nouvelle, la voie fédérative. Il a déjà reconnu et réalisé en grande partie la fraternité civile entre tous les sujets de la Porte : il lui reste à immortaliser son nouveau ministère

en consacrant par des faits la fraternité politique entre tous les peuples. Espérons que les Slaves sauront par leur loyale conduite détruire les soupçons que leurs ennemis travaillent à propager contre eux au divan. Alors dans son patriotisme ardent, mais éclairé, Rechid ne pourra plus envisager les Slaves du Danube comme une avant-garde russe, ni le régime fédératif comme une humiliation pour sa race. Car, loin qu'il en soit ainsi, une confédération de peuples chrétiens, à la tête desquels se placerait la Porte, ouvrirait infailliblement pour la race Ottomane, comme pour les Slaves eux-mêmes, une ère toute nouvelle de grandeur et de prospérité.

Des droits laissés aux Iugo-Slaves par la Charte octroyée d'Autriche.

Il suffit du plus léger coup d'œil comparatif jeté sur les deux constitutions autrichiennes, celle du ministère et celle de Kremsier, pour se convaincre de l'énorme distance qui les sépare l'une de l'autre, malgré leur ressemblance apparente. En effet, l'une a pour idée fixe la centralisation, l'autre tend du mieux qu'elle peut au fédéralisme. L'une est la négation formelle de nationalités distinctes dans l'empire; l'autre les reconnaissait positivement, et si elle faisait peu en leur faveur, elle exprimait pourtant l'intention de faire.

La charte des représentants assurait à chaque diète nationale une sphère d'activité, sinon aussi large qu'on l'eût désiré, du moins assez étendue.

Le programme de Kremsier avait également garanti, beaucoup mieux que la charte nouvelle, les représentations départementales et communales contre la centralisation et les efforts dénationalisants du germanisme. Ainsi, l'art. 131 fixait pour chaque commune l'inaliénable droit de se régir elle-même, d'établir son budget, de recevoir ou de refuser à son gré les nouveaux concitoyens qui se présentent pour entrer dans son sein; stipulation très grave au point de vue de l'intérêt slave, et que la charte octroyée s'est bien gardée de conserver. Au contraire, sous prétexte du respect pour la liberté individuelle, cette Charte établit le droit illimité de migration des colons teutoniques en terre slave, dans telle quantité qu'il plaira au gouvernement de l'ordonner. Puis, une fois installés en nombre suffisant dans les localités méridionales de la Hongrie, les prolétaires allemands devenus bourgeois, proclameront, au nom de l'égalité internationale, l'usage officiel de leur langue pour toutes les affaires municipales, comme ils ont déjà fait dans la plupart des grandes villes des pays slaves. Tel est le sort que l'Autriche réserve à seize millions de ses sujets.

Entre tous les Slaves, ceux qui ont ici le plus à se plaindre de la perfidie autrichienne, sont incontestablement les Croates et les Serbes. La Voïevodie Serbe, qui venait de reconquérir son antique existence nationale par quinze mois d'une lutte admirable, s'en trouve de nouveau dépouillée impitoyablement par l'article 72 de la charte.

Je citerai encore un article, le 68[e], qui déclare qu'aussi longtemps que les États de Hongrie, Transylvanie, Croatie et Slavonie, seront régis par des lois et des institutions intérieures différentes de celles du reste de l'empire, ils seront frustrés des avantages réservés aux autres provinces, et leurs diètes ne pourront pas participer aux franchises accordées à la diète générale autrichienne. Quant à leur administration intérieure, rien de précis n'est statué : ces rapports seront l'objet d'arrangements ultérieurs, c'est-à-dire abandonnés à l'arbitraire du maître, et aux inspirations de l'avenir. Plus tard! toujours plus tard! La temporisation et le *statu quo*, voilà l'immuable esprit de l'Autriche ancienne et nouvelle.

En définitive, quels droits l'Autriche reconnaît-elle par sa charte à ces Slaves de Hongrie qui l'ont invoquée avec une si naïve confiance contre leurs oppresseurs maghyars? Elle leur reconnaît le droit de rester soldats aux frontières militaires, et d'être en permanence *à la disposition du ministre de la guerre*. Leur administration civile sera réglée à Vienne jusque dans ses moindres détails; et des commissaires, argus impériaux appuyés par des baïonnettes, seront chargés d'étouffer les moindres velléités d'opposition des diétines. Enfin, au lieu du maghyar, leur langue officielle sera l'allemand. Voilà l'émancipation, voilà les droits accordés par la cour aux intrépides Iugo-Slaves, sauveurs de la monarchie.

De l'alliance Polono-Maghyare et de ses chances d'avenir.

Toute la société européenne, tout l'avenir de la révolution pivotent en ce moment sur le cabinet autrichien et sur ses sujets slaves. L'Autriche vient d'assumer sur elle la honte d'être la première des grandes puissances chrétiennes qui ait invoqué le secours des Russes contre ses propres sujets. Il n'est pas d'Autrichien qui ne considère avec indignation l'humiliante perspective du protectorat moscovite, dont l'avant-goût se fait déjà sentir amèrement dans ce que le public d'Autriche appelle sa *charte oukase*.

L'occupation cosaque de la Transylvanie suffisait déjà par elle-même pour éloigner tous les patriotes slaves de la camarilla impériale. Mais ce qui a mis le comble à leur dégoût, c'est cette charte octroyée qui enlève aux nationalités diverses de l'empire toute espèce d'autonomie, ne leur laissant plus d'autre ressource que de se coaliser toutes dans une opposition commune contre le système de centralisation du cabinet de Vienne. Les uns par la force des armes, les autres par la résistance passive, tous par un *concours tacite*, sentent la nécessité de se garantir mutuellement leur avenir. Ainsi, les Bohêmes, quelqu'éloignés qu'ils soient, et qu'ils doivent être, d'aider les Maghyars par les armes, peuvent cependant leur offrir main-forte en ce qui concerne la lutte générale de tous contre les plans de centralisation de la cour. Sous ce rapport au moins, la conformité des intérêts est complète. Il n'y a pas jusqu'aux Roumains, aux Croates et aux Serbes de la Hongrie qui ne sentent désormais que leur nationalité se-

rait réellement moins menacée sous la couronne de Saint-Étienne que sous celle des Habsbourg. Si Kossuth en ce moment leur offrait des garanties, ils préféreraient cent fois les Maghyars à l'Autriche.

Les Polonais ont admirablement compris ce qu'une telle situation pouvait avoir d'avantageux pour leur cause. Si l'on pouvait naguère encore mettre en doute la rectitude de leur ligne de conduite, attaquée si vivement par les autres Slaves, au moment où le cabinet autrichien tenait les Slaves fascinés par de si brillantes promesses; si l'on devait alors déplorer l'isolement et les fausses tendances des patriotes polonais, aujourd'hui il n'en est plus ainsi. Depuis l'octroiement de la charte il n'y a plus dans l'esprit d'aucun Slave la moindre incertitude sur les intentions de l'Autriche, et sur la nécessité de la combattre à outrance. Ce qu'ils ont de plus raisonnable à faire, c'est de se rapprocher le plus possible des Polonais et des Maghyars.

Tout indique qu'entre les principaux représentants de la Pologne et de la Hongrie il a été conclu une alliance offensive et défensive dans le but de se garantir mutuellement l'émancipation de leur patrie. On conçoit que les bases d'un pareil traité ne puissent jusqu'à présent être rendues publiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que les patriotes galiciens attendent avec une vive anxiété l'issue de la campagne de Hongrie, et le passage des Maghyars par-dessus leurs Karpathes pour pouvoir s'unir à eux. Déjà dans ces montagnes errent plusieurs bandes maghyaro-polonaises, dont la plus redoutée est celle de l'audacieux Piotrovski. Avec l'aide d'un corps maghyar destiné à former le noyau de leur insurrection, les Galiciens espèrent attirer à eux leurs frères de Poznanie et de Silésie, et se maintenir ainsi tous ensemble adossés aux Karpathes et au Danube, où une intervention européenne viendra tôt ou tard, pensent-ils, les dégager. Ce plan, mûrement élaboré, tient aujourd'hui en attente la Pologne entière, et notamment le grand-duché de Posen, qui subit avec une impatience mal dissimulée la menace des régiments russes, entassés sur la frontière, et prêts au premier signal à occuper la citadelle même de Posen.

Ce qui doit nécessairement amener entre les Polonais et les autres Slaves une réconciliation totale, c'est leur haine commune de l'autocratie. Tous les peuples sentent aujourd'hui qu'ils sont devenus majeurs; que les rois ne sont plus que leurs intendants; que c'est à eux-mêmes et non plus à leurs dynasties à sauvegarder l'honneur des empires, dont leurs fils défendent les frontières. Le temps n'est plus où Marie-Thérèse, écrivant à l'impératrice russe, Catherine, signait ses lettres par ces mots : *Votre sœur et amie, mais jamais votre voisine*. Maintenant la fierté est passée des gouvernements aux peuples : tandis que la cour d'Autriche elle-même ne rougit plus d'introduire dans ses forteresses les soldats de l'empereur voisin, les peuples d'Autriche sentent seuls la honte d'une telle intervention.

Entre le petit peuple héroïque des Maghyars qui, aidés d'une poignée de Polonais, luttent pour leurs droits naturels, et la puissante Autriche qui combat avec toutes ses forces appuyées encore par celles du colosse du Nord, pour étouffer la liberté, la sympathie assurément ne peut rester douteuse. Ce serait aux Maghyars et aux chefs polonais d'exploiter le plus vite possible la situation inattendue que l'intervention russe et la *charte-oukase* viennent de faire aux libéraux d'Autriche. Kossuth ne peut plus, sans être accusé de folie, prétendre résister longtemps par ses seules forces aux armées combinées d'Autriche et de Russie. Les Maghyars ne réussiront à se sauver eux-mêmes d'une ruine de plus en plus inévitable, qu'en attirant dans leur alliance les Serbes et les Croates. Mais cette alliance, ils ne peuvent la conclure que sur le pied d'une égalité internationale complète, qu'en renonçant pour jamais à leur vieux rêve de maghyarisation des *partes adnexæ* de la Hongrie. Qu'ils reconnaissent solennellement, à la face de l'Europe entière, la nationalité, des diètes législatives, un budget, une armée et un gouvernement à part à tous ceux des peuples slaves qui s'associeront à eux; et l'on peut pronostiquer que cette franche déclaration détachera de l'Autriche une grande partie des populations qui l'ont jusqu'à présent soutenue au prix d'immenses sacrifices, si indignement récompensés.

FAITS DIVERS.

Prédictions d'un prophète Iugo-Slave.

Quoique les Slaves soient généralement très peu enclins aux contemplations mystiques, ils ont pourtant, eux aussi, leurs *voyants*, animés d'un prophétique esprit. Il y en a en Pologne; il y en a également chez les Iugo-Slaves. Les Serbes à cette heure, se rendent par bandes nombreuses au village de *Volievce*, situé sur la Save, à trois lieues de Zemlin, pour y voir et y consulter un jeune prophète de 20 ans, d'un aspect blême et maladif, qui, sans savoir ni lire ni écrire, sait pourtant dire des choses merveilleuses à la foule ébahie, rassemblée autour de sa cabane. C'est en mai 1848, qu'il a commencé à prophétiser sur les destinées de sa race dans une série de lugubres jérémiades, dont nous donnons ici la rapide analyse.

« J'ai des visions, ô mon peuple; j'entrevois pour toi dans l'avenir d'indescriptibles malheurs. Les messieurs aux fines redingotes, et les riches marchands viendront te dire que le Maghyar en veut à ta langue, à tes biens, à ton honneur, à ta religion même. Le Maghyar ne se permettra point ces profanations. Mais il y aura parmi tes propres enfants des traîtres pires pour toi que les Maghyars.—Tu seras conduit par un Voïevode héroïque, qui, après de glorieux triomphes, mourra d'une mort prématurée. — Ton premier pontife, revêtu de la dignité de patriarche, mènera une vie de douleur et d'angoisse. Fuyant de Karlovits à travers la Syrmie, il ne trouvera un sûr refuge que dans le Banat. Au bout de quelque temps, il voudra revenir vers sa première résidence. J'aperçois la mort qui le poursuit et qui l'atteindra durant son voyage *dans un lieu du Banat d'où l'on peut découvrir la Syrmie*. — Alors une anarchie horrible ravagera ta terre, ô mon peuple. Enfin une armée impériale y rétablira l'ordre. Des hommes sages possédant la confiance publique, y ramèneront la concorde, et y rendront de nouveau la justice au nom de l'empereur. »

Voilà quel dénoûment le prophète de *Volievce* entrevoit pour le drame actuel. Mais il ne dit pas quel sera l'empereur qui demeurera maître chez les Serbes, ni s'il sera Autrichien ou Russe. Ce serait pourtant là le fait le plus curieux à savoir.

CYPRIEN ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)